

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges DELALOYE

«Les Bacchantes» d'Euripide

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 256-265

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

*Les Bacchantes d'Euripide**

Le savoir n'est pas la sagesse.

Etrange pièce que cette tragédie ! Etrange pour ce peuple grec si épris de raison, étrange de la part de ce poète, Euripide, qu'on nous présente féru de rationalisme et si influencé par l'enseignement des sophistes ! Qu'il y ait là un problème, n'en doutons pas. Comme l'écrit André Bonnard : « Les Bacchantes sont la clé du poète tragique Euripide. On en a donné les interprétations les plus opposées : c'est le témoignage de sa conversion ; c'est le plus clair de ses refus de Dieu, a-t-on dit tour à tour. »¹

Aucune tragédie ancienne n'a suscité tant de commentaires aussi divergents. On s'est demandé qui en est le héros tragique : l'Etranger mystérieux qui conduit le chœur des Ménades, ou Penthée qui s'oppose à l'introduction à Thèbes de la religion nouvelle de Dionysos. Faut-il penser avec Mario Meunier que cette pièce a été écrite « dans un sentiment de révolte contre la superstition » pour montrer tout le mal que peut faire la religion, comme le chantait Lucrèce dans son Poème de la Nature ?²

Comment pourrait-on se rallier à cette opinion, alors que cette tragédie, au-delà de l'aspect de mysticisme dionysiaque au caractère de sauvagerie primitive, comporte, pour le Père Festugière, « d'une part, une atmosphère de paix qui baigne, sauf les deux derniers, tous les chants

* Petit lexique du culte de Dionysos

nébride : peau de faon, dont est revêtue la Bacchante

thyse : bâton surmonté d'une pomme de pin et souvent orné de lierre

thiase : petite troupe de Bacchantes

¹ André Bonnard, *Civilisation grecque*, La Guilde du Livre, Lausanne, 1959, t. III, p. 35.

² Mario Meunier, *Les Bacchantes*, Payot, Paris, 1923, p. 33.

du chœur ; et d'autre part, un caractère de gravité, de décence, je dirai même de spiritualité, qu'Euripide leur a imprimé »³.

Avec Jeanne Roux, sa plus récente interprète, reconnaissons que « cette tragédie, l'une des plus belles, sinon la plus belle, de son théâtre, nous dévoile la pensée authentique d'Euripide parvenu au seuil de la mort, au terme de son itinéraire spirituel »⁴.

Mais entrons dans le vif du sujet en suivant le déroulement de l'action dramatique.

Dionysos, né de Sémélé des œuvres de Zeus, n'est pas reconnu comme tel à Thèbes dans la famille de sa mère. Sous les dehors d'un Etranger lydien, il revient à Thèbes, à la tête du chœur des Bacchantes, pour punir les coupables et y introduire son culte. Un court prologue lui permet de se faire connaître sous ce déguisement et d'expliquer ses intentions :

Je dois défendre la mémoire de Sémélé, ma mère, en me manifestant aux yeux des mortels, comme le dieu qu'elle a donné pour fils à Zeus. (41-42)

Toutes les femmes de Thèbes, à commencer par Ino, Agavé et Autonoe, les sœurs de sa mère qui ont refusé de croire à l'origine divine du jeune dieu, il les a chassées de leur palais sous l'aiguillon de la folie, contraintes à errer délirantes dans la montagne et à porter la livrée des Bacchantes.

Mais l'opposition la plus radicale qu'il lui faudra vaincre, c'est celle du prince qui règne sur Thèbes, Penthée, fils d'Agavé et petit-fils du vieux Cadmos. Dans son aveuglement, il est allé jusqu'à faire la guerre à ce dieu, à l'exclure de ses libations et de ses prières. Le drame est ainsi inévitable, l'affrontement certain, les antagonistes en place pour en venir aux mains.

Par un contraste savant avec le climat tragique de la fin du prologue, lourd de tous les conflits à venir, le chœur des Bacchantes lydiennes

³ A. J. Festugière, *De l'essence de la Tragédie grecque*, Aubier-Montaigne, Paris, 1969, p. 62.

⁴ Jeanne Roux, *Euripide: les Bacchantes*, Les Belles Lettres, Paris, 1970, t. I : Introduction, Texte et Traduction, t. II : Commentaire. Nous nous sommes beaucoup inspiré de cette étude : nos citations des *Bacchantes*, sauf indication contraire, sont empruntées à cet ouvrage.

entre en scène au chant d'un hymne en l'honneur de Dionysos tout débordant de fervente dévotion. En voici le début, dans la belle traduction du Père Festugière :⁵

O fortuné comme les dieux, celui qui, divinement favorisé d'une bonne part, instruit des mystères des dieux, se comporte, par son genre de vie, en consacré, et devient, quant à l'âme, un vrai membre du thiasé, communiant sur la montagne avec Bacchos par de saintes purifications.

Heureux qui, selon le rite, célèbre les saints mystères de Cybèle, la Grande Mère, qui brandissant le thyrsé et couronné de lierre, est au service de Dionysos.

Allez Bacchantes, Allez Bacchantes. Des montagnes de Phrygie ramenez le dieu fils de dieu vers les villes spacieuses de l'Hellade, Bromios, Dionysos, le Grondant. (72-87)

Et ce chant religieux, qui a débuté par une proclamation de bonheur comme un évangile, va s'achever dans la même atmosphère joyeuse par la profession de totale consécration à Dionysos. Comme dit le Père Festugière : « Quel est ce bonheur ? C'est un bonheur essentiellement religieux. Nous risquons ici de mal comprendre, car les mots mêmes ont changé de sens. Nous parlons d'orgies, de bacchanales, d'éréthisme, et, quand nous parlons ainsi, nous sommes pleins de réminiscences, tant des poètes alexandrins ou romains que des peintres de la Renaissance italiens ou flamands. Il traîne en nous des idées de débauche, où le vin coule à flots, où les corps dénudés s'étreignent. Mais les *orgia* grecs ne sont pas des orgies, et la vraie joie du bacchant n'est pas celle de la bacchanale. »⁶

Rien n'en fait mieux goûter l'ardente ferveur que la joie qui éclate dans l'épode finale :

Quelle douceur quand sur les monts, se détachant du thiasé en course, on s'écroule épuisé à terre, vêtu de la nébride sainte, avide de se repaître du sang d'un bouc, du festin délicieux de sa chair crue, puis s'élance vers les monts de Phrygie, de Lydie, et que le chef des danses est Bromios lui-même, évohé !

Le sol ruisselle de lait, ruisselle de vin, ruisselle du nectar des abeilles : une vapeur monte comme d'un encens d'Arabie.

Levant la flamme rouge de la torche de pin fixée au thyrsé, le prêtre de Bacchos s'élance ; par ses courses, par ses danses, il excite les vagabondes, ses clameurs leur donnent le branle. (135-149)

⁵ ERANOS LIV, 1956, repris dans Festugière, *Etudes de religion grecque et hellénistique*, Vrin, Paris, 1972, p. 67.

⁶ Festugière, *ibid.*, pp. 72-73.

Dès le premier épisode, l'action dramatique manifeste les effets contrastés de la présence du nouveau dieu à Thèbes. Les âmes dociles, il les entraîne dans son rythme et les arrache à la pesanteur des réalités terrestres. Ainsi du vieux roi Cadmos et du devin Tirésias : malgré leur âge et leur attachement aux valeurs traditionnelles, ils n'hésitent pas à renoncer à leur tranquillité et à leurs vues un peu bornées. Ils ne redoutent pas la critique dissolvante des esprits forts : bien au contraire, ils trouvent là l'occasion d'affirmer leur foi avec plus d'audace, comme Tirésias :

Nous ne faisons pas non plus les sophistes aux dépens des divinités, en critiquant les traditions héritées de nos pères et qui nous viennent du fond des temps : ces traditions-là, il n'est point de raisonnement qui les terrasse, fût-il savamment élaboré par des intelligences supérieures.
(200-203)

Mais Penthée, le roi de Thèbes, ne peut accepter l'introduction de la religion dionysiaque, qui, à ses yeux, répand le désordre dans le pays : à peine a-t-il appris tout ce qui s'est passé à Thèbes en son absence, qu'il réagit avec vigueur et décision. Il a tout pour plaire ce jeune prince : Euripide l'a revêtu de toutes les qualités qu'une cité grecque aime trouver dans son chef : jeune, sportif, plein d'allant, fidèle aux dieux des pères, c'est lui, semble-t-il, l'homme raisonnable, c'est lui le prince sage et avisé. Comme elle est méritée la sympathie que toute son attitude attire sur sa personne ! Mais inquiétant aussi l'entêtement dont il fait preuve par son refus de tout compromis, quand il repousse avec dureté le vieux Cadmos, quand il s'emporte sans mesure contre le devin Tirésias jusqu'à faire détruire son poste d'observation des oiseaux, quand il ordonne d'arrêter l'Etranger lydien et de conduire en prison les Bacchantes. Ne serait-il pas trop sûr d'avoir raison ? Ne va-t-il pas s'enfermer dans un refus entêté, se durcir contre l'évidence ? Déjà la ruine est sur lui.

Nous voici en effet au cœur du drame, un drame qui se déroule en un double affrontement entre Penthée et l'Etranger où chacun des deux antagonistes va se trouver en position inversée.

Tout d'abord, c'est Penthée qui domine. L'Etranger est conduit devant lui, mains liées, comme un accusé. Penthée l'interroge sur un ton plein de hauteur et d'ironie méprisante ; il le considère comme un imposteur et un charlatan, venu de Lydie tout rempli du charme d'Aphrodite pour séduire les femmes de Thèbes. Aussi est-il résolu à réprimer une telle audace : faire couper ses jolies boucles, arracher le thyrses de ses mains, l'enchaîner dans un cachot ténébreux. En face de lui, l'Etranger au sourire énigmatique, d'un calme déconcertant, maître de ses réactions

sous les sarcasmes, mais dont les réponses, en dépit de l'humilité du ton, ne laissent pas d'être chargées de sourdes menaces, parce qu'il se dit protégé de Dionysos :

PENTHÉE. — *Saisissez-le : il se moque de moi-même, et de Thèbes.*

DIONYSOS. — *Je vous enjoins de ne pas me lier : j'ai ma raison, et vous déraisonnez.*

PENTHÉE. — *Oui, eh bien, j'enjoins qu'on te lie : j'en ai le droit plus que toi.*

DIONYSOS. — *Tu ne sais ni ce que tu dis, ni ce que tu fais, ni ce que tu es.*

PENTHÉE. — *Je suis Penthée, fils d'Agavé, et mon père est Echion.*

DIONYSOS. — *Ton nom te prédestine à un destin maudit ! (503-508)*

Et tandis qu'on le conduit en prison, il annonce à Penthée que son triomphe sera de courte durée, que Dionysos le châtiara :

Mais n'en doute point : vengeur de tes outrages, il te châtiara ce Dionysos dont tu nies l'existence. Tandis que tu nous persécutes, c'est lui que tu jettes en prison. (516-518)

Après un chant du chœur, qui exprime la désolation des Bacchantes privées de leur guide et leur appel à Dionysos pour punir l'arrogance criminelle de Penthée, la situation va être rapidement retournée : la terre tremble et fait s'écrouler tout un pan du palais royal, tandis que la foudre de Zeus paraît l'embraser ; l'Étranger, libéré de ses liens et rendu à la liberté, vient reconforter les fidèles Bacchantes. Penthée, l'esprit à demi égaré, trompé par une hallucination envoyée par Dionysos, s'élance hors des ruines du palais à la poursuite du prisonnier évadé. Il a perdu sa belle assurance de tout à l'heure, il va devenir de plus en plus le jouet de l'Étranger mystérieux, qui pourtant lui donne encore une chance de se ressaisir et de reconnaître enfin la divinité de Dionysos : libération inattendue du prisonnier, rapport d'un messager venu de la montagne où sont les femmes de Thèbes, non pas dans le désordre ni la débauche, mais pleines de décence, au milieu d'une nature innocente et fraternelle, terribles aussi et d'une puissance irrésistible pour qui méprise leurs mystères.

En vain. Penthée ne se laisse pas gagner, il s'endurcit dans sa résistance au dieu, prêt à tomber dans le piège qu'il lui tend : aller espionner les Bacchantes dans la montagne, déguisé lui-même en bacchant. Sa curiosité de surprendre les Bacchantes en pleine orgie vaincra ses hésitations, ses répugnances à revêtir la livrée rituelle. Petit à petit la folie

de Dionysos entre en lui : Dionysos triomphe. En un dialogue saccadé, plein d'ironie tragique, le dénouement fatal se laisse deviner :

DIONYSOS. — *Toi seul pour la cité tu paies de ta personne, toi seul. Oui, des épreuves t'attendent, auxquelles tu étais destiné. Marche sur mes pas. Moi, je te précéderai, guide et sauveur. Au retour, quelqu'un d'autre te ramènera...*

PENTHÉE. — *Ma mère, sûrement.*

DIONYSOS. — *Et tu seras en exemple pour tous.*

PENTHÉE. — *C'est bien pourquoi je vais là-bas.*

DIONYSOS. — *Et tu reviendras porté...*

PENTHÉE. — *Tu me fais bien délicat !*

DIONYSOS. — *... dans les bras de ta mère.*

PENTHÉE. — *Tu veux me faire cajoler comme un enfant.*

DIONYSOS. — *Oui, cajolé... de la façon que tu vas voir.*

PENTHÉE. — *En tout cas, comme je le mérite. (963-970)*

Selon la loi du théâtre antique, on n'assistera pas au châtement de Penthée : un messager en fera le récit haut en couleurs, comme un récit épique. Penthée est juché au sommet d'un sapin que Dionysos avait incliné jusqu'à lui pour l'y placer. Il pense pouvoir contempler sans être vu tous les déchaînements criminels des Bacchantes. L'insensé ! il est pris au piège : dès qu'Agavé, sa mère, l'aperçoit, sous l'effet de la possession de Dionysos, elle entraîne tout le groupe des femmes thébaines. Dans leur délire, elles croient chasser un jeune lion réfugié sur l'arbre, elles lui lancent des pierres, jettent contre lui leurs thyrses en guise de javelots. Impossible de l'atteindre : qu'à cela ne tienne : elles s'attroupent au pied de l'arbre, avec une force surhumaine, elles le déracent et avec lui Penthée s'écroule à terre pour être aussitôt mis en pièces par les femmes en furie. La plus ardente au carnage est Agavé, sa mère : aveuglée par la folie de Dionysos, elle ne peut reconnaître son fils ni comprendre ses supplications. Le corps est dépecé, Agavé s'empare de la tête qu'elle fixe au bout de son thyrses, et le portant comme un trophée de chasse, revient triomphante à Thèbes.

Pour finir, comme par un crescendo dans l'horreur familier à la tragédie antique, le vieux Cadmos ramène de la montagne, portés sur une civière par des serviteurs, les membres déchiquetés de son malheureux petit-fils, tandis qu'Agavé, toujours en proie à la folie, recherche des félicitations pour son haut-fait. Quand elle revient dans son bon sens, elle réalise qu'elle a, elle-même avec ses sœurs, tué son fils : elle prend conscience, dans une affreuse tristesse, de la démence qui la possédait, elle ne peut que s'écrier :

Dionysos nous a perdues. Maintenant, je le comprends. (1296)

Ecrasé par le sort qui s'est abattu sur lui et les siens, Cadmos confesse à son tour sa faute mais ne peut s'empêcher de reprocher à Dionysos d'avoir poussé sa vengeance trop loin et de s'être ainsi laissé ravalé par sa colère au rang des mortels. Dans un lamento final, il exprime sa douleur devant la catastrophe qui le prive de tous ses espoirs :

Et maintenant, je vais être chassé de ce palais, dépouillé de mes honneurs, moi, Cadmos le Grand, le Semeur de la race thébaine, le Moissonneur de la plus belle moisson. Toi que j'aime le plus au monde — tu n'es plus, mais je ne te chérirai pas moins entre tous, mon enfant, — plus jamais tu ne caresseras ma barbe de ta main, tu ne m'appelleras le père de ta mère, en me serrant dans tes bras, mon enfant, en demandant : « Qui t'offense ? Qui manque au respect qu'il te doit, vieillard ? Qui trouble la paix de ton cœur et te chagrine ? Dis, que je punisse l'offenseur, mon père ! » Maintenant, je ne suis plus, moi, qu'un misérable, toi, un infortuné. Pitoyable est ta mère, infortunées tes sœurs. S'il est un homme pour mépriser les divinités, qu'il considère cette mort, et qu'il croie aux dieux. (1313-1326)

Si les Bacchantes étaient une tragédie moderne, elle en resterait simplement à cet affrontement dramatique des personnages. Issue de la poésie lyrique et de la danse, la tragédie grecque comporte en outre, grâce aux chants du chœur, une autre dimension. Au-delà du drame dans son déroulement horizontal, elle introduit une résonance en profondeur comme un contrepoint mystérieux qui permet d'approfondir les données du drame, d'en prolonger les effets en une contemplation modulée jusqu'au plus intime de l'esprit et du cœur, un peu comme essaie de le faire la liturgie quand elle prolonge la vive impression de la proclamation de la Parole de Dieu par un chant de méditation.

Parfois réduit dans d'autres pièces, le chœur, dans les Bacchantes, retrouve toute son importance, il va nous aider à découvrir les intentions profondes du poète, à mieux saisir le sens et la signification de sa tragédie. Le sujet en est emprunté comme d'habitude aux légendes traditionnelles de la Grèce. Euripide accepte ce donné mythologique ; il se sent lié à cette imagerie de la légende marquée d'une sauvagerie exceptionnelle. Mais comprenons-le bien : en cette force mystérieuse, vrai délire furieux, qui servira à la trop sévère vengeance de Dionysos, Euripide ne veut voir qu'un prétexte, qu'une occasion d'exprimer ce besoin qui le torture plus que jamais en cette fin de son existence : s'évader du rationalisme étroit, des subtilités d'une sophistique sans conscience auxquelles il a trop souvent sacrifié, des excès d'une démagogie qui va s'écrouler dans la défaite de 404, pour retrouver la vie plus simple et plus paisible de la nature.

Cette intention fondamentale rien ne la manifeste mieux, me semble-t-il, qu'un thème qui revient à trois reprises, aux chants 1, 3 et 4 : c'est comme un testament résumant l'expérience de toute une vie de lectures, de méditations et de souffrances, le fruit d'une longue quête de la sagesse. Une petite phrase l'exprime que j'ai placée en exergue de cette étude :

Le savoir n'est pas la sagesse. (395)

Il faut la replacer dans tout son contexte. A la démesure de Penthée qui a fait emprisonner l'Étranger lydien, s'oppose le chant de méditation des Bacchantes. Scandalisées par cette attitude impie, elles en appellent à la Piété personnifiée :

Piété, vénérable déesse, o piété, toi qui par le monde sur ton aile d'or fais ta ronde, entends-tu ce que dit Penthée ? Entends-tu sa violence impie envers Bromios, le fils de Sémélé, le dieu qui dans la joie des festins aux belles couronnes a le pas sur les Bienheureux. (370-378)

D'où vient cette attitude impie, sinon de l'orgueil humain, fier de ses conquêtes, ne sachant s'imposer ni frein ni modération ? Le chœur en est bien persuadé :

Bouches sans frein, folie sans loi ont pour fin le malheur. Une existence pacifique soumise aux lois de la raison demeure à l'abri des tempêtes et maintient le foyer en un tout rassemblé. Si loin qu'ils soient de nous, dans leur séjour d'azur, ils voient, les dieux du ciel, la conduite des hommes. Le savoir n'est point la sagesse, ni non plus les pensers oubliés de la mort. Courte est la vie. Fort de cette maxime, qui donc irait courir après l'inaccessible, dédaignant de cueillir les biens à sa portée ? Les fous agissent de la sorte et les esprits que je crois fourvoyés. (386-402)

Et si ce monde est trop rempli de violence et n'a plus assez de liberté pour respirer à pleins poumons, si le mystère de la destinée demeure impénétrable et torturant, si la paix du dehors et les satisfactions immédiates laissent l'âme insatisfaite, peut-être y a-t-il quelque chose ailleurs, et l'âme peut-elle sentir monter en elle l'incoercible désir de partir vers cet ailleurs :

*Que je voudrais aller à Chypre, l'île d'Aphrodite, où demeurent les enchanteurs du cœur des hommes, les Amours ! Ou dans le pays de beauté, la Piérie, le séjour des Muses, le versant sacré de l'Olympe !
Là-bas emmène-moi, ô Bromios, ô Grondant,
Meneur des bacchanales ! ô dieu de l'Évohé !
Là-bas sont les Charités et là-bas le Désir !
Là-bas les bacchantes ont loisir de célébrer leurs saints mystères ! (403-417)*

Dans le chant trois, on trouve un refrain où s'affrontent un savoir humain qui cherche à imposer sa domination par la force, et l'humble attachement au Bien :

*Qu'est-ce que l'humaine science ?
Quel est le don des dieux le meilleur ici-bas ?
Est-ce d'appesantir sa main dominatrice sur la tête des ennemis ?
Le Bien nous est ami, toujours ! (877-881)*

Y a-t-il accent religieux plus authentique, sentiment d'adoration plus vrai en présence du divin, en même temps que réprobation plus marquée de la folie de l'esprit qui pousse l'homme à mépriser les dieux qu'en cette strophe ?

*Lente à s'é mouvoir et pourtant inéluctable est la puissance du divin. Elle corrige ici-bas ceux qui rendent un culte à la force brutale, dédaigneux d'honorer les dieux dans la folie de leur esprit.
Les dieux masquent par mille ruses la lente marche du temps. Ils font la chasse à l'impie.
Car nul ne doit jamais braver les traditions dans ses pensées ou sa conduite. (883-892)*

Enfin, par une composition concentrique avec le début du chant d'entrée du chœur, une reprise des béatitudes de l'homme qui sait garder la juste raison, vient mettre un sceau final à cette fervente méditation :

*Heureux qui s'est sauvé de la mer déchaînée, qui a trouvé le port !
Heureux qui ne craint plus les épreuves du sort !
Les mortels se dépassent en richesse, en puissance : chacun à son tour,
chacun ses tours !
Dans mille cœurs encore brillent mille espérances.
Les humains voient les unes aboutir à l'échec
et les autres à la réussite.
Qui goûte au jour le jour le bonheur de la vie,
celui-là, je le dis heureux comme les dieux ! (903-911)*

Une fois encore, dans le quatrième chant, revenant sur le sort tragique de Penthée et sur ce qui en a été la cause, « cet esprit dément, cette volonté folle qui prétend maîtriser de force l'invincible », le chœur continue d'exalter les valeurs d'humilité, de modération, de simplicité, seules capables d'assurer le vrai bonheur :

Se conduire en simple mortel assure une vie sans tourments. Le savoir, je ne l'envie point ! Je mets mon bonheur à poursuivre de tout autres valeurs, grandes et manifestes, de celles qui toujours tendent vers notre bien : mener, la nuit, le jour, une vie sainte et pure, et, rejetant les errements qui méconnaissent la justice, témoigner ma piété aux dieux ! (1004-1010)

« Le savoir n'est pas la sagesse. » Que visait Euripide par cet aphorisme, sinon les excès auxquels avaient conduit les recherches des sophistes plus avides de succès immédiats qu'attentifs aux vraies valeurs, sinon cet individualisme ambitieux qui allait entraîner Athènes dans la défaite

militaire et la ruine. Sans doute, Euripide n'en vit-il pas le suprême désastre, puisqu'il mourut avant la fin de la guerre réfugié à la cour du roi de Macédoine, loin des agitations et des remous de la ville assiégée.

Mais nous-mêmes, en ce siècle d'expansion scientifique sans précédent, de technologies sophistiquées à l'extrême, n'avons-nous pas à recueillir le message fraternel et libérateur d'Euripide ? Plus encore que dans l'Athènes de la fin du Ve siècle, la situation de l'homme est mise en péril par les excès d'une raison technicienne qui oublie sa véritable ordination au Vrai et au Bien. A la suite de Bernanos, de Gabriel Marcel, et de beaucoup d'autres, tous les esprits réfléchis s'interrogent avec anxiété sur cette crise de civilisation. Je n'en donnerai comme exemple que ces lignes du Dr Paul Chauchard⁷ :

De l'usine automatique aux satellites artificiels et aux cités atomiques, de la génétique, maîtresse de l'hérédité, à la psychochirurgie remaniant la personnalité et aux applications des sciences psychosociales au modelage des consciences, le monde moderne nous apparaît comme un univers où la technique est reine. Cette technique, fille de la connaissance scientifique, est une conséquence du progrès de l'esprit humain. D'où vient donc qu'elle nous construit un monde étrange, inhumain et déshumanisant, dont l'atmosphère grossièrement matérialiste rend la vie humaine aussi impossible que dans ces lointains espaces cosmiques que l'humanité rêve de conquérir ? Le légitime enthousiasme que nous ressentons devant les réussites du progrès scientifique et technique ne doit pas nous faire oublier l'angoisse que nous éprouvons à voir menacées, par ce progrès même, certaines valeurs qui nous semblent justement essentielles à l'homme.

L'Eglise elle-même se préoccupe de ces problèmes : elle nous invite à les étudier avec sérénité et mesure à la lumière de la Révélation. En particulier, Vatican II a consacré tout un chapitre de *Gaudium et Spes* à l'essor de la Culture dont il y aurait beaucoup de lumière à retirer pour notre propre équilibre intérieur.

Revenons à Euripide. Etrange Euripide ! Perpétuel inquiet toujours en recherche du vrai sens de l'existence humaine ! Que ta quête n'ait pas été vaine ! Qu'à notre tour, nous sachions, nous aussi, nous passionner de l'Unique Nécessaire, afin de mieux dominer la fascination des technologies déshumanisantes et l'asservissement à des convoitises exacerbées par toutes les propagandes ! Que nous redécouvriions, si c'est nécessaire, la joie enrichissante de la véritable contemplation, persuadés à la suite de Jésus que « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jean 17, 3).

Georges Delaloye

⁷ Dr Paul Chauchard, *L'humanisme et la Science*, Spes, Paris, 1961, p. 11.